

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 20 (1990)
Heft: 2

Artikel: Auteur connu : les innocents de la rue
Autor: Haldas, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Résidence Les Aubépinés

Chemin des Aubépinés 4, Lausanne



Etablissement médico-social pour personnes du 3^e âge – Situation centre ville, calme, facilité d'accès, ascenseur – Chambres à 1 et 2 lits – Cuisine soignée, régimes, animation – Personnel infirmier diplômé jour et nuit – Reconnu par les caisses maladies – Médecin responsable – Ouvert à tous les médecins.

Nouvelle direction: A. DEBÉTAZ, tél. 38 44 11

Baden⁺

près de Zurich
source de santé
et de joie

Prix forfaitaire par semaine Fr. 600.- net

7 jours pension complète, chambre individuelle ou double avec eau courante chaude et froide, téléphone. 7 entrées gratuites à la piscine thermale couverte et en plein air (avec accès direct de l'hôtel). Apéro de bienvenue – Solarium.

Cette offre est valable jusqu'au 31.12.90.
Découpez ce bon et envoyez-le à:

OCHSEN
Hôtel de cure Ochsen ***
5400 Baden, tél. 056/225251
tél. 828 278



Votre offre m'intéresse. Veuillez me confirmer la réservation AIN
du _____ au _____ pour _____ personne(s)
Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
No postal _____ Localité _____ Tél. _____

Petite pause entre deux séances de travail. Trois pas sur le trottoir. Devant chez Saïd. Un à un ou par petits groupes, je les vois passer, les gens du matin. Je les regarde à la dérobée. Mais ils ne savent pas, bien sûr, à quel point je les regarde. Non, comme on le dit sottement, pour les «observer». Absurde. Mais parce qu'à travers chacun de ces personnages que je croise, petits ou grands, ou qui me dépassent, c'est toute une vie qui vient à moi. Que, sans en rien connaître, confusément je pressens. Et, chaque fois, comme un monde. Une petite galaxie ambulante. Tant chaque être, en effet, quel qu'il soit, est complexe, à la fois, et chargé de mystère. Par là même, et quel qu'il soit, je le répète, précieux. Plus que précieux. En sa singularité.

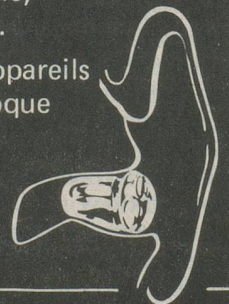
**AUTEUR
CONNU**

L'école enfantine du quartier est toute proche. Et voici que trois mômes, devant moi, défilent. Sac au dos. Un petit garçon; une petite fille; une autre petite fille. Mais noire celle-ci. Mon Dieu, quelle vivacité en elle, et quelle grâce dans sa vivacité! On voit bien que c'est elle, en l'occurrence, qui mène le bal. Les autres suivent. Elle a un ruban rouge qui éclate, comme un hibiscus, au-dessus de ses cheveux plus que noirs. Bleus presque. Et brillants. On dirait déjà, en son autorité, une petite femme. Sûrement que le trio des écoliers est en retard. Car la petite Noire, devant la cabane, à la station du bus, s'est mise à courir. Entraînant, du coup, ses petits cama-

MAÎTRE OPTICIEN + ACOUSTICIEN

Les seuls spécialistes, à Lausanne,
de la VUE et de l'AUDITION.

Grand choix de lunettes et d'appareils
d'aide auditive, dont l'Intra (coque
invisible).



J.-P. SCHMID Tél. 021/23.49.33

Maître opticien - acousticien
Fournisseur de l'assurance invalidité
Petit-Chêne 38 – 1003 LAUSANNE

Les innocents de la rue

rades. Tandis qu'à la station même du bus, une grande blonde fait timbrer, à l'appareil, sa carte de transport. Mais pour qui donc se prend-elle, celle-là? Qui ne regarde rien autour de son importante personne. Se drapant même dans une espèce d'absence dédaigneuse. De star qui ne souffrirait pas les hommages des vulgaires pékins, dans la rue, que nous sommes. Mais laissons là cette malheureuse à sa morgue et à son ridicule.

Car déjà pointe un couple. D'un certain âge. Lui, les cheveux en brosse. Taille un peu épaisse. Boitillant. Aidé d'une canne. Teint rougeaud. Air revêché. Plus exactement: bougon. Et qui chemine à petits pas, suivi de son épouse. Petite créature maigre, au teint jaune, voûtée. Pas de doute, ils ont dû faire toute une vie ensemble. Et je ne peux m'empêcher de penser, en les voyant passer, comme deux cargos fourbus, à ce que disait, un jour, Bernanos, d'un couple également: la femme ayant été chercher au café son ivrogne de mari, pour le ramener de force à la maison; et qui, en chemin, ne cessait de l'engueuler, de l'injurier même, mais tout en marchant – et là est la touche de Bernanos – du même pas que son homme! De même, ici, avec le petit homme, à la taille un peu épaisse, et sa fragile épouse. Dont l'échange de propos, tandis qu'ils progressent sur le trottoir, est manifestement tendu. Et plus

encore. Lui, la précédant d'un bon mètre. Ce qui n'empêchait en rien les répliques, entre eux, de fusser. Encore un couple, me disais-je, qu'une jolie névrose de disputes cimentées plus que des accords de surface.

Mais tandis qu'ils s'éloignent, arrive celui que je me réjouis, chaque matin, de voir apparaître. Et qui, vrai, est le dernier représentant d'une espèce en voie d'extinction: celle des boulangers qui, ayant fait leur pain, vont le livrer eux-mêmes. A pied. Au petit matin. Mais n'allons pas trop vite en besogne. Et voyons-le approcher, notre homme d'un autre âge. Haute taille. Corpulent. Rondelet même. Comme une colonne de pneus Michelin entassés les uns sur les autres. Large visage aussi. Un peu pâle (le travail de nuit). Et néanmoins, une expression avenante. Débonnaire même. Bérêt basque dont on sent qu'il a essuyé plus d'une intempérie. Mais le plus beau, c'est de le voir, rasant les murs, marcher ou, plutôt, avancer à la manière, lui aussi, d'un navire. De haut tonnage. Cela dit, même veste, même pantalon de toile, à chaque jour que Dieu fait; et ces espadrilles blanches égayant l'ensemble grisaille, un peu, du personnage. Mais cela ne serait rien encore si ce dernier, qui en outre, et curieusement, ressemble à un mitron vieillissant, ne portait pas sur son dos une hotte. Volumineuse. A la mesure de sa

personne. Et avec laquelle on sent qu'il fait corps. Et qui elle aussi, appartenant à une autre époque, fait cependant que ladite époque, un instant, se remet à vivre. Et c'est vraiment extraordinaire, réjouissant et mélancolique, cette résurrection dont on se demande cependant combien de temps encore elle va se manifester. Mais à peine m'aperçoit-il, l'homme-boulangier, qu'il me salue d'un très ample et cordial salut de la main. Pas besoin de parler. On se comprend. Travailleurs du matin que nous sommes, chacun à sa manière, et dans son domaine.

Sur quoi s'approchent, avec la lenteur concertée de qui fait une ronde, deux flics. Qui ne disent rien. N'ont pas l'air de regarder quoi que ce soit autour d'eux; alors qu'on sait très bien que, sous cette apparente indifférence, ils enregistrent tout. Leur métier. L'un d'eux, le plus jeune, a mauvaise mine, les traits tirés. Me dis à part moi, en le voyant, que ça n'a pas l'air, pour lui, d'aller tout seul. Qui sait? Sa femme ou une amie qui lui fait de la ficelle. Un enfant malade; ou des pépins d'ordre professionnel. Mais cette heure matinale, avec sa belle lumière et son théâtre humain – le théâtre du quotidien – est tellement bénéfique et glorieuse que les gendarmes eux-mêmes, qui d'ordinaire ne suscitent guère, en nous, une bienveillance excessive, paraissent tout à coup sympathiques. Touchants même. Qu'on en oublie presque leur uniforme. Ce ne sont plus des flics, mais des hommes. Comme le boulangier à la hotte. Comme le mari, bougon, à la canne. Comme moi-même qui, fumant un cigare, fais mine également de ne rien voir. Avec soudain, comme une grâce, le sentiment qu'en cette matinée, dans cette rue, tous ces personnages

que j'ai le privilège de rencontrer, sont, en fait, innocents.

Quittant alors la rue où d'autres passants, dignes, eux aussi, d'attention, sous une trompeuse insignifiance, ne cessent d'affluer, je rentre dans l'établissement de chez Saïd. Désert à cette heure (un creux entre deux vagues). Et Saïd lui-même s'étant, à son habitude, éclipsé une seconde, je traverse la cuisine où, sur la table s'entassent les légumes pour midi; et gagne le seuil de la porte-fenêtre donnant sur l'arrière-cour. Quel royaume, ici, de silence. De recueillement, même, au milieu d'une montagne de cagots vides, se chevauant les uns les autres; de caisses de bouteilles, vides également. Un tabouret dans un coin. Et l'écuelle du chat. Le tout enveloppé d'un fouillis de verdure. Et en toutes choses, et en leur tohu-bohu immobile, je ne sais quoi de rêveur. Saïd, que je croyais sorti, émerge d'une sorte de niche-hangar pour entrer dans une autre. On dirait, à le voir, une abeille passant d'une fleur à l'autre. Tandis qu'un faible appel d'oiseau, par à-coups, se fait entendre. Laïdes, mais comme tutélaires sont les façades des immeubles qui nous dominent; et dont les fenêtres semblent nous regarder. Soudain, dans l'établissement, la sonnerie du téléphone. Saïd, qui trafique on ne sait quoi dans une troisième niche, vraisemblablement ne l'entend pas. C'est moi donc, quittant la cuisine et le royaume de l'arrière-cour, en son silence, qui vais répondre. Au bout du fil, la Maison San Pellegrino. Demande combien de bouteilles, le lendemain, il faut livrer. Je vais demander à Saïd. Fin, pour moi, de la pause.

Georges Haldas